Coulisses
Revue de théâtre
14 | Printemps 1996
Varia

La Cerisaie, témoignages de l'atelier de Jacques Livchine

Jacques Livchine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/4521>
DOI : 10.4000/coulisses.4521
ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1996
Pagination : 29-31
ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Jacques Livchine, « *La Cerisaie*, témoignages de l'atelier de Jacques Livchine », *Coulisses* [En ligne], 14 | Printemps 1996, mis en ligne le 20 mars 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/4521> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coulisses.4521>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Coulisses

La Cerisaie, témoignages de l'atelier de Jacques Livchine

Jacques Livchine

La Cerisaie,
par l'atelier des 1^{ères} A3 du Lycée Cuvier à Montbéliard
Direction : Jacques Livchine
Professeur de lettres : Françoise Baucourt

Témoignages

La Doucha

J'ai beaucoup de mal avec Tchekhov, je le sacralise un peu trop, et il me fait du mal, il réveille en moi mes origines russes enfouies, et dès que j'y touche je deviens bizarre, la prééminence de la Doucha (âme en russe) me jette dans une mélancolie profonde.

Manifestement au début, *La Cerisaie* ne touchait pas les élèves, il fallait chercher le point d'attachement à la pièce, pas évident quand on a dix-sept ans. Le grand problème dans un atelier de ce genre c'est : « Quel angle d'attaque prendre ? ».

On est dans un cadre scolaire d'exercice, personne n'avait l'urgence de *La Cerisaie*. C'est un des drames du théâtre : l'absence d'urgence.

Un jour, on s'est fixé comme tâche d'écrire à la manière de Tchekhov une scène ayant pour sujet la maison familiale que l'on doit quitter. On a lu toutes ces scènes et quelque chose s'est peut-être déclenché ce jour-là.

Faut-il avoir avec un texte une relation intime et se rattachant à notre biographie ? Peu à peu, chacun des élèves a réussi à dire ce que représentait *La Cerisaie* pour lui et chacun a réussi à dire ce qu'il pensait de son personnage. C'est un peu tout ça qu'on va vous raconter, et bien sûr, de façon informelle. C'est ça le plaisir de l'atelier – hésiter, tâtonner, risquer, chercher sans avoir honte, ni se sentir ridicule.

Jacques Livchine, Théâtre de l'Unité

Un travail de fourmi.

J'ai toujours rêvé de monter *La Cerisaie* ! » Tout a commencé là, dans ce désir-regret de Jacques Livchine. Il se trouve que la pièce est au programme des sections littéraires artistiques.

Il se trouve que Jacques voulait travailler avec mes 1^{ères} L.

A moins qu'il n'ait voulu travailler avec mes 1^{ères} parce que *La Cerisaie* était au programme...

Il a fallu chercher dans ma bibliothèque le vieux Tchekhov acheté chez un bouquiniste, à Aix-en-Provence, quand j'étais en fac. Il a fallu faire acheter et lire la pièce à mes élèves : douloureuse entreprise ! Entre ceux qui « n'avaient pas le temps » et ceux qui se « perdaient dans les noms des personnages », il a fallu bien du temps, bien des rappels à l'ordre...

Et un véritable travail de fourmi a commencé : expression libre en « impro » sur la chambre d'enfant, défilés déguisés sur la musique russe, briquets et bougies allumées, écriture sur la maison qu'on doit quitter, labour des cervaux sur les parcours des personnages, discussions sans fin, analyses, retours au plateau, impros, écritures, mise en espace, travail sur le corps, le cœur, l'esprit, et toujours, cette même question : « Qu'est-ce que c'est *La Cerisaie* pour toi ? »

Impossible de trouver une réponse ! Et ni Barrault, ni Brook, ni Maréchal, ni tous les « grands » n'ont pu nous mettre d'accord...

Jacques, par nature, tirait vers l'âme slave, moi vers la légèreté et l'évidence, les uns voulaient du tragique, les autres voulaient faire rire, et le temps passait. La date fatidique des Rencontres Théâtrales Universitaires, le 8 mars, approchait, et nous n'avions rien. Rien. Pas le plus petit début de commencement d'amorce de travail.

Ou plutôt, nous trouvions tant de sens, tant de possibilités que notre travail en devenait impossible, en apparence du moins.

Car tout mûrissait, peu à peu, en sourdine... Le 8 mars est arrivé, le « déclic » s'est produit, nous avons joué *La Cerisaie*, ou plutôt un collage de vraies-fausses-improvisations-longuement-mises-au-point : je crois que c'est surtout nous-même que nous avons joués, nous et nos sensibilités si différentes, incompatibles peut-être...

C'est peut-être ça, le théâtre : arriver à faire quelque chose de rien, parce qu'on a peur mais qu'on aime se mettre (juste un peu) en péril, parce que le texte est là, avec ses exigences qui ne sont pas toujours celles du plateau ni du corps, mais qu'on aime l'entendre et le dire, arriver à faire quelque chose de rien, juste parce qu'on aime.

Françoise Baucourt

Pour toi, qu'est-ce que *La Cerisaie* ?

La Cerisaie, au tout début, ça n'était pour moi qu'une œuvre inconnue qu'un certain Tchekhov avait écrite !

Lors de ma première lecture, tout semblait confus : Qui était cette Loiuba Andreievna ? Ce Gaev avec son billard ? Et ce Lopakhine, était-il vraiment l'ignoble moujik qui ne pensait qu'à parvenir ?

Toutes ces questions, tous ces sentiments que je n'arrivais pas à définir, m'agaçaient.

Comment lire, comment comprendre Tchekhov ? Là était la question !!!

Alors je pris cela comme un défi, oui, un défi, parce que c'était bien ça !

Tchekhov nous défiait de le comprendre lui et son œuvre.

Linda

Alors que Jacques et Mme Baucour tentaient aussi difficilement que possible de nous toucher avec leur cerisaie, en nous demandant de rechercher dans notre vécu, dans notre passé familial, ce que représentait *La Cerisaie*, ce que signifiait quitter une maison dans laquelle s'étaient accumulés des milliers de moments, des pleurs, des déchirures ou des joies, des objets, tout ce qui fait une vie... l'expérience ne se révélait pas toujours des plus satisfaisantes.

Jusqu'à ce que, à un moment inattendu, se produise un petit déclic sur fond de musique slave, alors que, pris dans le vertige, le malaise apparut.

Et c'est à ce moment que la musique s'est révélée être une nécessité parce que, peut-être, tout ce que nous ressentions en lisant *La Cerisaie*, mais que nous ne pouvions pas définir, était dans cette musique qui, à elle seule, raconte une histoire aussi forte et émouvante.

Céline

- C'est comme une chute d'eau, au-dessus, on vit dans un rêve, à l'atterrissage, on retombe dans la réalité...

- Comment l'avez vous abordée, vécue ?

- Entre Mme Baucour : « Non, oui, je sais pas, euh, c'est pas assez, pas assez poussé, on en fait trop... » et Jacques : « n'oubliez pas que ce sont des Russes, ils ont le tragique et la passion dans le sang, et la vodka... », impossible de jouer *La Cerisaie* avec un regard médical rempli de passion et de bonne humeur !

- Et alors ?

- Je ne sais pas, on l'a vécu, c'est certain, mais comment, je ne sais pas !

Graziella / Marie

Chaque jour, nous avons nos habitudes. La vie nous emmène à travers les hommes, les paysages. Mais quand on ressent une lassitude de nos mouvements, la passion qui est ancrée tout au fond de notre corps cherche à ressurgir. Aussi, nous avons l'envie de nous surpasser, en la faisant vivre du mieux possible.

En ce qui me concerne, le théâtre est cette folie, ce délire que j'ai de tout oublier pour me consacrer à lui.

La Cerisaie, pièce étrange, complexe, triste et gaie à la fois. Tout ce qu'il faut pour ne pas avoir le temps de penser à autre chose. Que d'exercice pour arriver à comprendre, à aimer les personnages, et surtout, à les faire aimer par les spectateurs !

Magali

Après la stagnation, les balbutiements, quelques fils se dessinent. Comment monter *La Cerisaie* ? Que faire apparaître ? Les changements sociaux ? La révolte d'une classe pour trouver des droits ? Les relations sociales ? Tchekhov ne fait pas de l'absurde, il fait de la peinture, de l'exposition concrète, voire de la satire. Je ne vais pas m'imposer en connaisseur, ce qui serait faux ! Mais qu'est-ce qui ressort de cette lecture ? La non-communication des personnages entre eux, le non-souvenir et le non-sentiment, le faux sentiment, ceux qui vont vers l'autre pour eux, pour leurs affaires (pour leur à faire...)

Est-ce qu'on l'a bien monté ? Montré ? On a ébauché des voies, élagué, mais c'était une présentation de travail et non une mise en scène.

À la recherche de sens, de tous les sens, et du sens de nos recherches mais ça, c'est le théâtre et pas seulement Tchekhov.

Edouard

Je persiste à dire qu'il n'y a rien à dire sur *La Cerisaie*.

Moi, franchement, ce qui m'amuse le plus dans tout ça, c'est encore de faire un article... Je persiste à penser qu'il n'y a rien à dire sur *La Cerisaie*.

Je me doute bien, cela dit, que vous n'avez pas (encore) quelque chose à écrire...

puisque moi-même, pour ne rien dire, j'ai déjà quelques lignes.

Sérieusement, c'est fou l'énergie qu'on peut gaspiller en commentaires...

De toutes façons, je suis comme Charlotta, « Je sais pas ».

Je n'ai envie de me rappeler que de flashes, même les plus insignifiants : Céline qui n'était pas là, mon lunatisme chronique, Emilie en colère, les récalcitrants, les autres, et un clin d'œil à tout ce que moi je trouvais bien. Et flûte, je déteste les analyses.

Nathalie

J'aurais tellement aimé comprendre Lopakhine.

Malgré tous les aspects de *La Cerisaie*, j'imagine le décor blanc ou noir, en tout cas très lumineux.

Je vois tous ces grands travaux vivre dans Lopakhine.

La Cerisaie me donne des nausées, c'est très dur pour nous adolescents, d'intégrer l'âme russe.

Mais au moins, *La Cerisaie* m'a prouvé quelque chose : que je suis vieille, morte dans ce monde en pleine mutation qui ressemble étrangement à la Russie du début du siècle. J'aurais tellement aimé comprendre Lopakhine dans cette pièce...

Emilie

Tchekhov, « Le jardinier exemplaire »